

LITTÉRATURE

**C. F. RAMUZ
ET LA LEÇON DE M^{me} SÉRIEUX,
LA BLÉSOISE...**

Jean-Louis PIERRE*

RÉSUMÉ :

Le séjour parisien de Ramuz lui permet de mesurer son altérité et le conforte dans son souhait d'élaborer une œuvre ancrée dans sa terre vaudoise tout en visant l'universel. Le choix de personnages parmi les plus humbles, et les audaces stylistiques donnent aux récits leur singularité et, par bien des aspects, leur modernité. L'essayiste n'est pas en reste : nombre de réflexions sur la nature sont en effet prémonitoires et d'une « brûlante actualité ».

ABSTRACT:

Ramuz's stay in Paris enables him to measure his otherness and reinforces his wish to elaborate a work set in his vaudois land, aiming for a universal dimension at the same time. His choice of characters among the most humble ones and his stylistic daring give the stories their singularity and in many aspects their modernity. The essayist is not outdone: particularly, numerous reflections about nature are premonitory and issues of the hour.

Au plaisir d'évoquer devant vous un des plus grands écrivains de langue française de la première moitié du XX^e siècle répond sans doute votre étonnement ; C. F. Ramuz (1878-1947), écrivain suisse-romand, ici, à Tours et dans cet amphithéâtre de l'Université François-Rabelais ?

* Membre des Amis de l'Académie de Touraine.

Pourtant, cette année 2017 est une année anniversaire : il y a trente ans, nous avons organisé, ici même, le premier Colloque international consacré à Ramuz, et depuis 37 ans, date de sa création, c'est ici le siège social des Amis de Ramuz, et notre Bibliothèque universitaire dispose, après Lausanne, du deuxième fonds documentaire consacré à l'œuvre de l'écrivain.

Hasard? En partie seulement : une nomination en Touraine, certes, mais surtout l'accueil particulièrement chaleureux du corps professoral de lettres et de littérature comparée¹, comme celui de la direction de la Bibliothèque universitaire, ont conforté mon souhait de fonder une association destinée à mieux faire connaître la vie et l'œuvre du grand poète vaudois. Mais Tours était sans doute prédestinée à accueillir Ramuz. L'écrivain, si attentif aux signes, n'aurait pas manqué de signaler que son premier récit, *Aline* (1905), fut imprimé à Tours, chez Mame, comme la belle édition de son manifeste poétique *Chant des pays du Rhône*, premier cahier de la collection des *Cahiers Romands*, en 1928, chez Arrault... Et puis, surtout, – et que les géographes me pardonnent! –, Ramuz lui-même justifie sa quête d'une langue personnelle, authentique, en invoquant Madame Sérieux², sa concierge de la rue Boissonade, à Paris : «[...] elle parlait le plus joli français que j'aie jamais entendu et le parlait tout naturellement [...]. Elle était du Blaisois, et c'est ce qui explique tout. Elle parlait excellemment le français, parce qu'il était pour elle un patois, son patois [...] elle n'avait donc pas à copier autrui, ni à s'efforcer, n'ayant qu'à puiser à son fonds naturel. Avons-nous, nous autres, à imiter du dehors M^{me} Sérieux, nous appliquant scolairement à parler le bon français? Ou ne serait-ce pas suivre plus profondément son exemple que de nous laisser aller à parler chacun notre patois?». Et Ramuz conclut : «M^{me} Sérieux me donnait des raisons de parler (ou d'écrire) le français autrement qu'elle, mais conformément à elle, en allant le chercher tout au fond de moi-même [...]»

Ajoutons encore à cette leçon langagière, l'admiration littéraire pour notre Rabelais. À l'occasion d'une conférence sur les «Grands Moments du XIX^e siècle français» (1915), évoquant la continuité de l'art français, il dresse

1. Qu'il me soit permis de saluer le président Body et de lui exprimer toute ma gratitude qui m'ouvrit les portes de l'Université François-Rabelais... après celles de la littérature comparée en Sorbonne!...

2. Nom très certainement inventé par Ramuz!

ce constat : «*Ai-je besoin de rappeler l'inouïe floraison de la renaissance française ? Ici la littérature l'emporte, rien ne dépasse Rabelais*». À une autre occasion, soulignant la diversité du génie français, il écrit qu'«*on n'a jamais réussi à [le] définir dans toute son étendue*» et qu'il «*réunit sous la même enseigne Rabelais³ et Pascal, Voltaire et Saint-Simon*».

Il y donc quelque légitimité à accueillir Ramuz en ces lieux ...

LE SÉJOUR À PARIS

Ramuz, après ses études supérieures à l'université de Lausanne, a pris ses distances avec le milieu familial pour se lancer dans l'écriture. Sous le prétexte d'une thèse en Sorbonne sur Maurice de Guérin, il vient à Paris ; il y séjournera de 1902 à 1914. Il fourbit ses premières armes, publie quelques récits, simultanément à Paris et Lausanne, grâce au soutien et à l'entregent d'Édouard Rod. Sa collaboration à des périodiques romands de Genève ou de Lausanne auxquels il donne nouvelles, articles, notes, lui apporte les ressources indispensables. L'été, il rentre au pays. Fin 1907, printemps 1908, il résidera quelques mois à Lens, en Valais, car l'éditeur Payot, qui avait remarqué le jeune auteur d'*Aline*, l'a sollicité pour rédiger le texte d'un beau livre sur l'Alpe, illustré par Edmond Bille, et qui deviendra *Le Village dans la montagne*⁴ (1909). Ramuz connaissait mal la vie montagnarde ; la rencontre avec le Valais le touche profondément et s'avérera d'une exceptionnelle richesse. L'univers montagnard va nourrir son imaginaire pendant trente ans, servant de décor et de personnage à de nombreux récits, des dizaines de nouvelles, et même contribuera à sa réflexion esthétique, voire politique.

À Paris, Ramuz ne se comporte pas en Bel Ami des lettres, en Rastignac du milieu littéraire. Il reste dans le microcosme d'amis romands et

3. Quelques citations de Rabelais figurent dans le *Carnet de C. F. Ramuz Phrases notées au hasard des lectures*, Lausanne, Mermod, 1947.

4. C'est la chronique de la vie d'un village au fil des saisons ; l'empathie de Ramuz pour la vie montagnarde, telle qu'il a pu en prendre connaissance directe à Lens en bénéficiant des connaissances d'Albert Muret, a suscité l'admiration et l'étonnement du critique de la *Revue alpine*, en avril 1909 : «*Qui est M. Ramuz et comment a-t-il pu, s'il leur est étranger, pénétrer si profondément ces âmes renfermées ? Quoi qu'il en soit, sa monographie nous paraît, en son genre, un petit chef-d'œuvre*». Sur cet ouvrage, voir la préface de Christian Morzewski (C. F. Ramuz, *Le Village dans la montagne*, Tours, Les Amis de Ramuz, 2001, p. 9-22).

semble ne fréquenter que le salon de son mentor, Édouard Rod. Au rebours de beaucoup de jeunes écrivains français ou francophones désireux de conquérir la capitale, de s'y fondre et d'y faire carrière, Ramuz mesure, lors de son séjour parisien (1902-1914), son altérité vaudoise et entend la cultiver. Pour de multiples raisons, il décide de rentrer dans son Pays de Vaud, au début de 1914.

«*Je revenais de Paris fort différent de ce que j'étais lors de mon départ. J'y avais pris conscience de moi-même*», note-t-il dans *Découverte du monde*. Et, dans Paris, *notes d'un Vaudois*, il élargit la réflexion donnée à propos de sa concierge : «*C'est Paris lui-même qui m'a libéré de Paris. Il m'a appris dans sa propre langue à me servir (à essayer du moins de me servir) de ma propre langue.*»

LE RETOUR AU PAYS

Ramuz rentre dans son pays à l'été 1914, auréolé du prestige parisien et d'une œuvre déjà importante⁵. Certes, il a manqué, de peu, le prix Goncourt, en 1907, avec *Les Circonstances de la vie*, mais la démarche lancée par Édouard Rod l'a fait connaître dans les milieux littéraires. À Lausanne, il est attendu comme le chef de file de tout un groupe de jeunes écrivains et artistes qui formeront l'équipe des fameux *Cahiers vaudois*. Ils entendent se démarquer et de l'académisme parisien et de la littérature romande conformiste, bien-pensante et moralisatrice. Ramuz a charge d'en rédiger le manifeste, et ce sera *Raison d'être* (1914), dont les dernières lignes résumant clairement la haute ambition. «*Qu'il existe, une fois, grâce à nous, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits qu'ici, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully et Saint Saphorin, – que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirons absous.*» Visée ambitieuse autant que délicate, car le manifeste exige une authenticité bien ancrée localement, mais refuse

5. *Le Petit Village* (1903), *Aline* (1905), *Les Circonstances de la vie* (1907), *Le Village dans la montagne* (1908), *Jean-Luc persécuté* (1909), *Nouvelles et morceaux* (1910), *Aimé Pache, peintre vaudois* (1911), *Vie de Samuel Belet* (1913).

toute littérature régionaliste et prétend à l'universel : « *On parle beaucoup, ces temps-ci, de "régionalisme" : nous n'avons rien de commun avec ces amateurs de "folklore". Le mot (un mot anglo-saxon) nous semble aussi déplaisant que la chose. [...] Le particulier ne peut-être, pour nous, qu'un point de départ. On ne va au particulier que par amour du général et pour y atteindre plus sûrement. [...] Peu d'évènements et des moyens sans complexité. La vie, l'amour, la mort, les choses primitives, les choses de partout, les choses de toujours.* »

Les années 1914-1919 seront une période difficile, mais d'intenses recherches et de refondation. La rencontre, à l'automne 1915, d'Igor Stravinski et leur commun travail qui aboutira, entre autres, à *Noces* et à la célèbre *Histoire du soldat*, conforteront le poète dans sa quête d'une écriture personnelle et singulière.

Dans *Souvenirs sur Igor Strawinsky*, Ramuz rend hommage au musicien : « *Vous m'avez délivré de mes doutes et de mes scrupules ; vous m'avez appris, en étant vous-même, à être moi-même. J'ai à vous remercier particulièrement de m'avoir encouragé à manifester mon plaisir (au sens plein) là où je le trouvais, tel que je le trouvais, sans chercher à le corriger d'abord, ni à me l'expliquer à moi-même ; – cela malgré l'immense réprobation dont je me sentais entouré, qui m'entoure encore aujourd'hui, et qui peut-être aurait fini par me faire taire, comme tant d'autres, aurait fini par me faire douter de ce plaisir même, si vous n'aviez pas été là.* »

Chant de notre Rhône, en 1920, et *Salutation paysanne*⁶, en 1921, sont les premiers fruits de ces recherches et ouvrent aux grandes œuvres de la maturité.

Ramuz fait le choix de personnages parmi les plus humbles, les met en valeur : « *Tout un petit peuple me sollicite. Ceux qui ont été jusqu'ici sans expression, ceux qui ne peuvent pas s'exprimer* » ; « *mes personnages à moi*

6. À la parution de ce recueil de « morceaux » – terme que Ramuz utilise pour qualifier des textes brefs qui ne sont pas strictement des nouvelles, un critique écrit ceci : « *Je ne voudrais pas dire que son langage ressemble quelques fois à du patois. Le patois lui-même se déclarerait offensé, tandis que M. Ramuz sans doute prendrait le terme pour un compliment. En bon français clair et distinct, cela s'appelle du charabia* » ! Les textes qui composent ce recueil avaient déjà scandalisé lors de leur parution, en 1920, dans la *Gazette de Lausanne* ; de nombreux lecteurs s'étaient indignés des « libertés grandes » que Ramuz avaient prises avec la langue française.

sont en marge de la société», écrit-il encore. Chemineaux, taupiers, vigneron, pêcheurs, paysans, ouvriers agricoles, par un véritable renversement idéologique, deviennent les figures essentielles des récits.

Les audaces stylistiques sont en place et font scandale : ruptures syntaxiques et temporelles, traits d'oralité, labilité d'un narrateur, appartenant à la communauté décrite, ou s'en écartant brutalement pour la commenter ou prendre ses distances, un narrateur qui s'apparente à un véritable conteur, à un récitant. Le rôle du pronom « on » et de toutes ses valeurs, les pronoms pluriels de la première et deuxième personne contribuent à mobiliser le lecteur, à le faire « participer » aux événements.

Deux figures de style abondent : la répétition sous toutes ses formes et la comparaison ; elles témoignent de la sensibilité de l'écrivain et de sa volonté de privilégier l'image et l'émotion, de faire voir et de faire sentir, de s'écarter de l'élégance intellectuelle. En cela Ramuz est proche de Péguy qu'il admirait⁷. Et, dans sa recherche de l'émotion et de « *pour l'oreille* », Ramuz est sensible également au « procédé de composition » de Péguy, qu'il qualifie « *d'éminemment musical* » et, qu'« *à l'ordre logique* », Péguy substituât « *constamment un ordre qu'il faut bien nommer [...] "poétique", ou encore intuitif, c'est-à-dire l'apparence du désordre, mais dont on devine bien vite qu'il est voulu* ». Ramuz apprécie la syntaxe de l'auteur d'Ève, ses rythmes, ses coupures qui, dit-il, « *sont des suspens qui représentent, en quelque sorte, les repos physiques qui sont nécessaires au récitant* ».

Ramuz justifie ses reprises : « *La raison, souligne-t-il, n'admet pas le pléonasme. Un point ayant été indiqué, la raison est satisfaite ; il lui suffit de saisir clairement ; une fois qu'elle a saisi, elle va plus loin et d'une allure égale, qui fait qu'elle s'irrite de tout ce qui pourrait la retenir. L'émotion bien au contraire, insiste, à cause du souci qu'elle a de se communiquer dans toute son intensité ; elle revient à ce qu'elle a déjà dit, avec d'autres mots ou les mêmes, elle ressasse volontiers.* »

Quant aux comparaisons, leur nombre et leur forme, généralement celle de longues subordonnées, pouvant d'ailleurs se cumuler dans une même phrase, vont bien au-delà de toute ornementation ou souci d'ancrage rustique ; elles participent d'une vision du monde, d'un souci de montrer la parenté

7. Des citations de Péguy se trouvent également dans le *Carnet* de lectures que nous avons évoqué précédemment pour Rabelais.

entre les règnes, l'interdépendance de tous les éléments de la nature et de l'homme.

Le styliste a été reconnu par ses pairs. N'en citons que deux.

Claudél dans une remarquable analyse a qualifié Ramuz « *d'un des meilleurs ouvriers de notre langue* » et de « *très grand romancier qui a apporté tant de nouveautés : vocabulaire, syntaxe, tant d'inventions dans les tours, les dessins et l'emploi de tous les temps au lieu de l'éternel imparfait. Il est plein de génie et d'imagination et le style connaît par lui un renouvellement* ».

Plus près de nous, et cher aux Tourangeaux, Robert Pinget m'écrivait : « *Ramuz a marqué ma jeunesse par la beauté de son style et par ses savantes recherches. Il fut en effet un des premiers de ce siècle à s'intéresser au langage parlé et à refondre la syntaxe traditionnelle.* »

LA PLÉNITUDE

La période 1920-1940 est celle de la maturité de l'écrivain, pendant laquelle se succèdent régulièrement les grands récits, dans le cadre de l'Alpe ou du Lac Léman. Parlons de récits plus que de romans, car, généralement, l'intrigue est mince et privilégie certains moments essentiels de l'histoire ; la nature (montagne, lac, vignes) y joue un rôle important, parfois même celui d'un véritable actant. Dès 1905, d'ailleurs, le jeune écrivain voulait que le roman devînt « poème », s'opposant ainsi au roman naturaliste à la mode, comme au roman psychologique et à toute forme de didactisme, social, politique, moral.

Les récits, nourris par la Bible et l'antiquité gréco-romaine, mettent en image les grandes questions existentielles. Pour ne citer que quelques œuvres importantes, dans le cadre de la montagne : la peur (*La Grande peur dans la montagne*⁸, *Si le Soleil ne revenait pas*) ; la liberté (*Farinet ou la fausse monnaie*), l'amour (*Derborence*). Dans le cadre du lac : la beauté

8. C'est le récit qui a fait connaître Ramuz en France ; il demeure l'ouvrage le mieux connu et depuis longtemps le plus accessible dans le Livre de poche.

(*La Beauté sur la terre*); le couple (*Adam et Ève*); la soif d'absolu (*Le Garçon savoyard*); la puissance de l'image et de l'imagination (*L'Amour du monde*). *Passage du poète* se présente comme une parabole du poète, sous la forme d'un simple vannier parcourant les villages vigneron des bords du lac et tissant ses paniers; sa présence permet à la communauté de retrouver sa cohésion et le sens de la fête. Ramuz en donna, sous le titre de *Fêtes des vigneron*, une version différente pour la collection «Champs» d'Henri Pourrat.

Les plus belles réussites nous semblent être *La Beauté sur la terre*, (une des œuvres préférées de l'auteur), et *Derborence*⁹.

Juliette, la belle et jeune orpheline débarquée de Cuba chez son oncle, affole le désir des hommes et sème le trouble dans le village. «*Où la beauté pourra-t-elle trouver place parmi les hommes, comment trouverait-elle place parmi eux?*», s'interroge le narrateur¹⁰; avec *La Beauté sur la terre*, Ramuz «*nous offre, écrit Christian Morzewski, une fable métaphysique, un récit lyrique sur la beauté et le scandale qu'elle cause*¹¹».

Pour *Derborence*, Ramuz s'est inspiré d'une légende née à la suite de l'effondrement d'une pointe des Diablerets, à deux reprises, au XVIII^e siècle, sur l'alpage situé en dessous et qui porte le nom même de *Derborence*. L'épigraphie, empruntée à un dictionnaire géographique, en donne l'intrigue : «*Un pâtre, qui avait disparu et qu'on croyait mort, avait passé plusieurs mois enseveli dans un chalet, se nourrissant de pain et de fromage.*» Dans ce récit, l'équilibre est maintenu entre la présence de la mort, qui ne quitte guère Ramuz, et son émerveillement devant la force de la vie. Et l'on y trouve, dans une composition remarquable, et une prose à la dimension poétique, tous les grands thèmes et schèmes de l'écrivain : le double, mort et résurrection, rapport de l'homme et de la nature, filiation, l'ici et l'ailleurs... André Thérive, le grand critique de l'époque, qualifia ce récit d'«*un des chefs-d'œuvre de la littérature française*» dans *Le Temps* du 21 mai 1936.

9. Nous en donnons, ci-après, en annexe, deux extraits pour illustrer nos propos sur la langue de Ramuz : on y retrouvera les principaux procédés que nous avons évoqués. Pour une étude d'ensemble de ces procédés, voir l'excellent article de synthèse de Catherine Rouayrenc : «Le transport du parlé en écrit», *Europe* n° 853, mai 2000, 106-134. Numéro en partie consacré à Ramuz.

10. *La Beauté sur la terre*, Gallimard, édition folio, n° 5211, 2011, p. 75.

11. *Ibid.*, p. 4 de couverture.

L'ESSAYISTE

On ne saurait terminer cette trop brève évocation de Ramuz sans dire quelques mots de l'essayiste, de son importance et de son actualité. Ce fut d'ailleurs le sujet du dernier colloque international qui s'est tenu, ici, à Tours, en octobre 2014¹².

Robert Pinget, dans la lettre qu'il m'adressa, et à laquelle j'ai fait allusion précédemment, souligna cet aspect de l'œuvre ramuzien : « *Il fut aussi un moraliste dont la pensée, par sa fermeté, a reconforté nombre de ses contemporains.* » Dans les années Trente, les directeurs de revues d'horizons politiques différents le sollicitent, souhaitent sa collaboration. Jean Paulhan, en 1934, voudrait qu'il apparût plus souvent dans la *NRF* : « *C'est de vous que le monde a terriblement besoin* », lui écrit-il. Aragon le réclame en 1936 : « *J'attends avec impatience votre collaboration à Commune.* » Quant à Daniel Rops, en 1938, il voudrait le publier : « *Je ne sais si vous connaissez ma collection "Présences". Je serais extrêmement désireux de publier un essai de vous. Vos Questions ou votre Besoin de grandeur auraient pu y prendre place : cela vous indique le sens général de ce que j'espère de vous.* »

La qualité de *Remarques* (1928-1929) et des grands essais – *Taille de l'homme* (1933), *Questions* (1935), *Besoin de grandeur* (1937) – a retenu l'attention de ses contemporains ; les titres mêmes en esquissent la tonalité et la teneur. C'est pourquoi, également, Jean Malaurie, quarante ans plus tard, dans sa magnifique collection « Terre humaine », a tenu à ce que Ramuz y figurât, et il composa un volume remarquable *La Pensée remonte les fleuves*¹³, ensemble d'extraits empruntés aussi bien au *Journal* qu'aux essais, à des articles, à des textes autobiographiques, ou à des remarques. Jean Malaurie, dans sa préface, donne ce précieux conseil : « *Écoutons Ramuz : il s'interroge sur des problèmes qui nous touchent au plus haut point, au plus vif de notre pensée : le destin, la bourgeoisie, ses responsabilités, son conservatisme et sa myopie ; l'idée de lieu, les grandes idéologies qui nous animent et nous*

12. *Éthique et politique dans l'œuvre de Charles Ferdinand Ramuz, Études réunies par Christine Dupouy et Jean-Louis Pierre*, Artois Presses Université, Arras, novembre 2017.

13. C. F. Ramuz, *La Pensée remonte les fleuves, Essais et réflexions*, Paris, Plon, 1979. Ce titre reprend une phrase du *Journal*.

rongent – fascisme, communisme –, la crise et l'immanence de la pensée religieuse... Des pages, non de certitude, mais qui, avec profondeur et hauteur, interrogent.»

Profondeur, lucidité, et liberté des propos retiennent l'attention du lecteur. L'écrivain porte un regard sans concession et sans parti pris, ce qui lui vaut d'être apprécié par des fractions aux deux extrémités de l'échiquier politique. À gauche, on savoure sa condamnation de la bourgeoisie égoïste et méprisante, à droite on goûte que Ramuz soit sensible au mystère, au sacré, aux «*besoins d'âme*» de l'homme, car «*l'homme a toujours été un animal religieux*» et l'âme «*ne se contente pas du boire et du manger*».

Jean Malaurie souligne même à quel point la réflexion de Ramuz sur l'organisation sociale et politique, le rôle de l'histoire et de l'espace, peut nourrir et éclairer le débat contemporain : «*Sa voix, d'une extraordinaire présence, est combien nécessaire dans notre Europe qui se cherche au travers de nations inquiètes d'une fusion nécessaire risquant de déboucher sur un confusionnisme mortel*». Ces lignes de 1979 nous paraissent d'une «*brûlante actualité*», comme l'on dit. De même que les réflexions de Ramuz sur la nature.

«*La nature n'est pas un décor pour moi, indique-t-il dans Questions ; elle est essentiellement le contraire d'un décor. Le décor est quelque chose qui prend place autour d'une action, mais qui reste indépendant d'elle. La nature, au contraire, a toujours été mêlée étroitement à ma vie et y a toujours joué un rôle actif.*» Inlassablement, le poète a affirmé que l'homme n'est qu'un élément de la nature, qu'il y a «*interdépendance*» et «*parenté*» entre l'être humain et ce qui l'entoure. Que l'homme devrait cesser de lui faire la «*guerre*», de se conduire en «*prédateur*» sans scrupules. L'on a du mal à croire que ces lignes ont été écrites il y a plus de quatre-vingt ans : «*Jusqu'où la nature va-t-elle se laisser faire ? Nous voyons bien qu'elle cède à notre pression sur elle : nous voyons mal quelles seront ses réactions. L'expérience ne fait que commencer ; nous voyons bien les forces que nous lui empruntons, nous ne voyons pas encore très bien si elle ne va pas les retourner contre nous une fois ou l'autre [...] N'avons-nous pas à craindre quelque terrible retour de manivelle ?*» Propos prémonitoires ! Que ne les avons-nous écoutés, jadis et naguère, et encore aujourd'hui ! Et Ramuz, en écologiste avant l'heure, de placer la réflexion sur la nature au cœur de la politique ! «*Où commence-t-elle [la nature] ? Où finit-elle ? Quels sont ses pouvoirs sur nous, les hommes,*

et inversement quels sont nos pouvoirs à nous, les hommes, sur elle : de la réponse qu'on fait à la question dépend étrangement aujourd'hui l'attitude politique qu'on adopte, inconsciemment ou non.»

La leçon de M^{me} Sérieux a été profitable ! Ramuz a su forger une langue singulière tout au long d'une vie vouée à l'écriture¹⁴. Lire ou relire l'œuvre ramuzien réserve de belles découvertes ; bien des aspects surprendront par leur modernité et leur actualité.

«[...] *toute chose premièrement est amour. Rien ne naît que d'amour, et rien ne se fait que d'amour ; seulement il faut tâcher de connaître les différents étages de l'amour.*¹⁵»

ANNEXES

DERBORENCE

Extrait du chapitre 4, I

[...] Thérèse séparée de son mari monté à l'alpage...

Thérèse, la veille au soir, s'était installée sur le banc, devant leur maison. Elle s'était assise là dans sa robe brune à beaucoup de plis, d'où sortaient les manches de sa chemise en grosse toile de chanvre. Elle s'était assise là, elle s'était laissée aller en avant, les bras sur les genoux ; elle regardait vaguement au-dessous d'elle, et par-dessus les petits arbres du verger, tout au bas de la grande côte, le fond de la vallée et la plaine, c'est-à-dire une large plaine, lisse comme une feuille de papier, où coule le Rhône.

Ah ! Ça vous dure, ah ! Ça se traîne. Huit jours seulement qu'il est parti, mais huit jours c'est comme huit mois !

Elle avait laissé sa tête aller en avant ; c'est le Rhône qu'elle voyait sur ce fond plat qui était vert. Le Rhône était gris et blanc, ayant un lit beaucoup

14. Vingt-deux romans (publiés dans la Pléiade en deux volumes, en 2005) ; des centaines de nouvelles et morceaux, des essais, des textes autobiographiques, un *Journal*, des centaines d'articles, notes, poésie, théâtre ...

15. Tels sont les derniers mots de *Chant de notre Rhône* (Tours, Les Amis de Ramuz, 2012, p. 43).

trop large, parce que son courant charrie du sable et des pierres qui empiète sur ses bords (c'est pourquoi depuis on l'a corrigé).

Il était marqué là comme une route sur une carte, c'est-à-dire son lit, singulièrement tortueux et capricieux avec ses marges de limon gris ; tandis que lui-même courait au milieu et on le voyait bouger au milieu, d'un gris plus clair et presque blanc, rampant sur le ventre comme la vipère.

Là aussi ça dure, là non plus rien ne change ; ah ! On le connaît bien, ce Rhône, on ne le connaît que trop !

Depuis le temps, pensait-elle, depuis le temps qu'il vous raconte son histoire toujours la même (qu'on aurait pu entendre en prêtant l'oreille, qu'on entend encore mieux la nuit), en en marmonnant comme un vieux qui radote.

Peut-être bien qu'Antoine reviendra dimanche, mais il lui faudra remonter. À peine réunis, nous voilà séparés ; à peine mariés, démariés, à peine mis ensemble, démis ; si seulement Antoine pouvait revenir pour tout de bon ! et moi je suis en train de regarder le Rhône ; est-ce que quand on est deux, on a le temps de s'en occuper ?

Je m'ennuie, je m'ennuie.

On entendait marcher de l'autre côté de la maison, parce que les gens rentraient chez eux manger la soupe.

[...]

Extrait du chapitre 4, II

Le lever du jour au village comme une résurrection...

[...] Pendant ce temps, les lumières s'allumaient derrière eux aux fenêtres, une ici, une autre plus loin, une autre encore, faisant des points rouges dans l'entassement confus des maisons, comme des braises de cigares. Et on a vu également, à l'extrême orient de la vallée, qu'on introduisait le bout d'un levier entre l'arête des montagnes et le ciel.

On a pesé sur le levier ; la dalle de brouillard s'est écartée un peu de la montagne.

On pèse, ça se soulève ; ça retombe ; le ciel se soulève de nouveau ; alors une bienheureuse lumière s'est glissée par la fente, une bienheureuse lumière en ruisselle jusqu'à nous.

C'est comme si on levait la dalle d'un tombeau. La vie rentre. La vie touche ce qui est mort et qui tressaille à ce contact. Une lueur horizontale, comme quand un bras s'étend, vient et dit : « Lève-toi ! » Les toits du village ont été vus avec leurs cheminées dont quelques-unes fument dans le pâle – pendant qu'on a une joue éclairée et l'autre pas.

Nendaz a eu une joue éclairée, Rebord a eu une joue éclairée.

« Levez-vous, est-il dit, sortez de votre sommeil, sortez de la mort... »

En effet, on sortait de la mort, on sortait de la mort partout, comme on pouvait l'entendre à toute espèce de bruits, comme on pouvait le voir à toute espèce de signes. Les lumières sont devenues plus nombreuses en même temps qu'elles pâlisent. On tousse, on se mouche, on appelle, une porte s'ouvre.

Et de nouveau là-bas, à l'orient, on a pesé sur le bout du levier ; alors la dalle de brouillard s'est écartée tout à fait de la montagne, en se fendant par le milieu ; de sorte que la lumière à présent vient sur vous, non plus seulement de côté mais d'en haut, et qu'on s'y voit les uns les autres, on s'y voit tout entiers, reconstruits, remis debout.

[...]

C. F. Ramuz, *Derborence*,
Les Amis de Ramuz, Tours, 2010, p. 132-133.

